

Petite lampe du soir,  
 Ta rouge présence creuse  
 Les ombres du désespoir  
 De sa clarté de veilleuse.

Ton mystérieuse éte,  
 silencieuse prière,  
 Apaise de sa clarté,  
 Etuffe de sa lumière.

oh! secret consolateur  
 De qui s'humilie et rampe,  
 Dans les ténèbres du cœur,  
 Faut-il allumer la lampe?

André Maran. 

Petit Lamps de ...  
La lampe présente ...  
Les motifs des ...  
Et la date de ...

Les ...  
...  
...  
...  
...  
...  
...  
...

...  
...  
...  
...  
...  
...  
...  
...

Koumra, le 30/8/22

Ms 2306/2

Mais non, mon ami, votre enthousiasme ne m'a pas fait souffrir, vos critiques n'ont pas provoqué mes sarcasmes, l'aveu de votre jeunesse n'a pas décoché mon ironie. Tout cela m'a servi, au contraire. Ainsi donc, quelques jeunes gens ont voulu voir plus loin que mes lignes <sup>et que</sup> mes notations volontairement froides, sèches et comme impersonnelles! Ainsi donc, il est des écrivains qui m'ont cru, et qui, malgré que je ne sois insensibilisé par raconter ce que j'avais vu, ont senti que, derrière ce masque, il y avait quelque chose de douloureux! Et vous voulez que je ne moque de vous! Ah! non. Merci au contraire. Merci. Si vous étiez là, je vous embrasserais...

Je ne pense vous écrire une longue lettre. Mes corres-

également excessifs. Je suis très fatigué. Je suis seul pour  
mener cette vie multiple, seul en mon poste de Drouse,  
avec 80000 âmes à diriger, à conseiller, à <sup>tenir</sup> penser, à aider.  
Voilà tantôt 8 mois que je ne les plus ni boire ni  
jurer. Pas de distractions. Quelle vie!

Je garde votre adresse. Je ne sais pas quand il  
me sera possible de rentrer en France. Dès que j'y serai,  
un jour que je fais de passage à Paris, — car je préfère  
vivre à Bordeaux, où j'ai mes amis d'enfance, ma  
maison et mes habitudes, — je vous ferai signe.

Excusez mon écriture. Je vous ai déjà  
dit que j'étais très fatigué. Et voyez que vos lettres  
sont toujours reçues par moi avec grand plaisir.

Ⓢ

René Maran.

rep. "non" le  
12 août 23

Box, le 9/8/23

N<sup>o</sup> 2506/3 (172)

Et, depuis deux ans, toute correspondance  
m'opie de.

Mon cher ami,

J'ai trouvé ici votre lettre du  
18 mars, qu'on m'avait r'expédié de Fort-  
Archambault.

Pensez-moi de vous répondre  
brièvement. J'ai une vingtaine de lettres  
qui attendent.

Mais, si vous êtes à Paris,  
n'oubliez pas de passer me voir, 28 rue  
de la Heuchette, entre le 14 et le 16  
mars. Savarder vaut mieux qu'écrire.

Je vous prie de me croire, mon

cher ami, votre tout cordial salut dévoué.



Marié Maran.



Ms 2306/3 (212)



Paris  
L. Square de  
Liberte

Monsieur Christian Melchior Bonnet.

~~12 rue Dupital~~

~~Le chemin des Versailles.~~



~~et - Oise~~

18 rue de lanternes



colab. à Planteur

Paris, le 6 septembre 1936.

26, rue Bonaparte.  
II<sup>e</sup>

Cher Monsieur,

Je m'excuse d'avoir tant tardé à vous répondre. J'ai été obligé de subir ces jours-ci une intervention chirurgicale relativement grave et n'ai réintégré mon "home" que depuis peu.

Je me rappelle parfaitement votre nom, et les articles que vous avez consacrés à Batonala au lendemain de son succès, que j'étais le dernier à prévoir.

Je me rappelle aussi que j'ai vainement essayé de vous joindre en 1923, peu de mois après mon retour en France. Depuis, j'ai eu l'occasion de vous lire ça et là, à maintes reprises.

Je voudrais bien pouvoir être agréable à qui a été naguère si gentil pour mon Batonala. Le malheur est que ma collaboration coloniale est limitée à Vendémiaire et à Je Suis Partout.

Je n'écris — colonielement parlant — nulle part ailleurs et tiens à n'écrire nulle part ailleurs pour l'instant. Je m'intéresse, au demeurant, de moins en moins aux questions coloniales, ces questions paraissant être de celles dont la France ne veut entendre parler sous aucun prétexte.

Il n'en reste pas moins que j'ai été très heureux, grâce à elles, d'avoir eu de bonnes nouvelles. Je voudrais pouvoir vous dire combien j'ai été touché par votre nouveau geste, en tout semblable à celui de 1921. Je vous prie de croire en retour, cher Monsieur, à tous mes remerciements cordiaux et reconnaissants, et de bien vouloir agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs.

René Maran



*René Maran*  
*Commis des Services civils*

**BORDEAUX**

18, RUE DE SAUTERNES

**BANGUI**

AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE



Paris, le 4 octobre 1936.

26, rue Bonaparte.  
II<sup>e</sup>R. Maron  
leur forcé

Cher Monsieur,

Il faut que je m'excuse d'abord d'avoir quelque peu tardé à répondre à votre bonne lettre du 11 septembre, qui m'a rejoint à Vinneuf, petit village du département de l'Yonne où j'étais allé me remettre des suites de l'appendicectomie que j'avais subie en août. Il m'a fallu songer tout de suite après aux menus travaux journalistiques qui me permettent de végéter tant bien que mal. D'où pour moi l'obligation de négliger pendant un certain temps ma correspondance. Les écrivains, vous ne l'ignorez pas, ~~ne~~<sup>n'ont</sup> droit ni aux Assurances Sociales ni aux congés payés. Toute d'argent est douleur non payée, a reconnu, je ne sais plus où, ce bon Clément Marot. C'est là vérité élémentaire. On ne peut y remédier que par le travail. Mon long silence n'a pas d'autre raison. Et voyez comme le hasard fait bien les choses. J'ai reçu, dans le courant de la semaine ayant suivi celle où j'ai reçu la vôtre, une seconde lettre où l'on me demandait de bien vouloir collaborer à un périodique colonial assez connu. J'ai décliné l'offre qui m'était faite, pour les mêmes raisons que celles que je me suis déjà permises de vous donner. Je ne m'intéresse pas outre mesure aux questions coloniales. Elles ne me rapportent qu'en nuis sur ennuis depuis treize ans, tout en m'empêchant de m'occuper à bien l'œuvre littéraire que j'ai en puissance. Ne me tenez pas rigueur de ce que je me sois laissé aller à penser à moi-même, à la longue, et de me contenter, comme tribunes, de celles que m'offrent Vendémiaire et Je Suis Partout. Je vous avoue, de surcroît, qu'on peut me les retirer du jour au lendemain sans que je fasse un geste pour chercher à les remplacer par d'autres. J'ai droit à un peu de repos. J'ai fait à mes dépens, de la façon la plus désintéressée — et même contre



N<sup>o</sup> 2306/5 (2/2)

mes intérêts les plus élémentaires - tout mon devoir de Français et de R<sup>e</sup>g<sup>e</sup>. Ils m'ont valu, ils me valent encore de part et d'autre des haines inextinguibles. Honneurs, argent, distinctions de tous genres, j'ai tout méprisé jusqu'ici, tout refusé. Mais j'aurai quarante-neuf ans le mois prochain. Je songe à faire retraite en quelque coin de ce sud-ouest français dont je suis l'un des fils adoptifs. Ne me blâmez pas de savoir rester sage à une époque où à droite et à gauche on ne rencontre que des trépidés, des épités et des fous...

Votre offre et votre plaidoyer m'ont pourtant beaucoup touché, beaucoup ému. Il n'est pas dans ma nature d'aimer refuser. J'aime, au contraire, rendre service. J'ai à passion le dévouement. J'ai malheureusement reçu votre lettre beaucoup trop tard. Je vous fais tenir en même temps que la présente, afin de vous faire trouver mon refus moins amer, un petit recueil de poèmes que j'ai publié dans les derniers jours de l'an dernier. Quand, à mon âge, on revient à la poésie, c'est qu'on entend se consacrer uniquement aux belles-lettres. Le petit recueil de poèmes ne signifie pas autre chose.

Je vous prie, cher Monsieur, de bien vouloir agréer, avec mes meilleurs souvenirs, l'expression de ma cordiale sympathie.

René Maran. (2)

---

les intérêts de plus en plus élevés - tout mon amour de toujours et  
de dévouement, ils m'ont valu de me voir avec de haut de l'air  
des heures inappréhensibles. Cependant, après dix-huit ans de mariage  
j'ai fait un pas de plus en tant que Monsieur. Mais, comme je n'ai  
rien de la main gauche, je n'ai pu faire aucune de ces choses  
de la main droite, ce qui prouve que je suis un homme de la main  
gauche. Ne me blâmez pas de savoir ce que je suis, car c'est à moi  
de le savoir et de le reconnaître que des hommes de la main droite  
font.

Vous êtes et vous serez toujours mon meilleur ami et  
mon meilleur ami. Il n'est pas dans mon intérêt de vous enlever  
rien, car ce n'est pas votre amour, j'ai le plaisir de vous donner.  
Malheureusement, votre lettre m'a beaucoup fait plaisir, je suis  
très en même temps que la présente et de vous faire savoir  
mon espoir de vous voir un jour et de vous donner ce que j'ai  
dans le dernier jour de ma vie. Quand il sera un  
moment à la fois, c'est ce que j'ai le plus de plaisir à vous  
voir à la fois. Le plus grand de plaisir est de vous voir  
à vous voir, cher Monsieur, de la main gauche.  
C'est mon meilleur souvenir et l'expression de mon cœur et de  
Monsieur. (S)

Paris, le 18 juin 1948

N° 2306/6

26, rue Bonaparte.

II<sup>e</sup>

Tél: Odéon 74.51

Monsieur le Directeur,

j'ai publié, pendant l'occupation, le tome premier d'un ouvrage en plusieurs volumes intitulé Les Pionniers de l'Empire. Ce tome premier comprend les biographies de Jean de Béthencourt, d'Anselme d'Ysalquier, de Binot Le Paulmier de Gonneville, de Jean Parmentier, de Jacques Cartier, de Nicolas Durand de Villegaignon et de Jean Ribaut. Il se pourrait qu'on le réimprimât bientôt, son premier tirage étant depuis longtemps épuisé.

La plupart de ces biographies contiennent des erreurs que je voudrais voir disparaître, bien qu'elles proviennent des textes parfois contradictoires ou superficiels que j'ai consultés pour mener mon travail à bien. Force m'a été d'en convenir, quand me sont tombés dans les mains certains documents que j'ignorais à l'époque où je me suis attelé à la rédaction des Pionniers de l'Empire, à la demande des Editions Albin Michel. A la lumière des documents dont il s'agit, j'ai remis mes biographies sur le métier et apporté à mon texte primitif les corrections et les citations qui s'imposaient.

Nicolas Durand de Villegaignon et Jean de Béthencourt sont, de mes sept biographies, les deux qui aient vraiment bénéficié des corrections et des améliorations que je viens de vous signaler.

MICHEL

Aussi serais-je tout particulièrement heureux, si vous vouliez  
accueillir dans Historia les pages que j'ai rassemblées au premier  
de ces deux "conquistadors."

Elles n'ont aucun rapport avec ce qui on appelle "l'histoire  
romanée." Vous le constaterez d'ailleurs par vous-même, si vous  
me faites l'honneur de mes demander de vous envoyer mon  
Villegaignon remis à neuf. On m'avait prié, à l'origine, de faire  
de mon mieux pour retiens l'attention du lecteur et lui apprendre  
les hauts faits des grands Français d'autrefois. Pour cela, il fallait  
relouer mes récits d'humanisme et de littérature, sans quitter l'  
Histoire d'un pas. C'est ce que je me suis appliqué à faire.

Comptant que vous voudrez bien répondre à la présente  
lettre, je vous prie, Monsieur le Directeur, de bien vouloir agréer  
l'expression de mes sentiments les meilleurs.

  
René Maran.

---

115 2306/7

## RENÉ MARAN

Mardi 11-5-1960

On nous prie d'annoncer le décès, survenu à Paris, de *M. René Maran*, homme de lettres, prix Goncourt 1921.

Ses obsèques seront célébrées le jeudi 12 mai, à 10 h. 30, au cimetière du Montparnasse (réunion porte principale).

De la part de Mme René Maran, de sa famille et de ses amis.

Ni fleurs ni couronnes.

Le présent avis tient lieu de faire-part.

6, square Delambre, Paris (14<sup>e</sup>).

[Né le 3 novembre 1887 à Fort-de-France (Martinique) de parents guyanais, René Maran, qui, après des études à Bordeaux, avait d'abord été fonctionnaire colonial, obtint en 1921 le prix Goncourt pour son roman « Batouala », une des premières œuvres d'imagination à dévoiler au grand public les mystères de la vie africaine : son succès fut\* considérable et le livre traduit dans presque toutes les langues. En 1926 René Maran abandonna l'administration pour se consacrer uniquement à la littérature. On peut citer, parmi ses œuvres les plus importantes « le Livre de la brousse », dédié à Félix Eboué ; « Un homme pareil aux autres », qui traite du problème du mariage entre Blancs et noirs ; une remarquable biographie de Savorgnan de Brazza et une autre de Livingstone. Il obtint l'an dernier un prix de l'Académie française pour un recueil de poèmes : « le Livre du souvenir ».

Sa mort a interrompu la rédaction d'un grand ouvrage sur Dugesclin.]

... Dans la carrière  
Mussolini l'année 1929 a été ce  
le Congrès de Paris fut pour  
de Napoléon III. L'un et l'autre  
nt pu, alors, changer d'orienta-  
venir à la légalité, inaugurer  
politique d'équilibre. Napoléon III  
désarmé les préventions des  
nces européennes ; il pouvait  
une politique de médiation entre  
autres grandes puissances... De  
Mussolini eût pu se présenter  
ir de 1929 comme le champion  
conservatisme catholique pru-  
et se concilier les sympathies  
as les modérés d'Europe, des  
iques traditionalistes aux socia-  
réformistes favorables à sa po-  
sociale. Ni l'un ni l'autre ne  
faire ce retour sur eux-mêmes...  
orte de démon intérieur, qui  
quelque chose de pathologique,  
Mussolini sans aucune raison  
e, dès le lendemain de la con-  
des accords du Latran, à  
e la confiance du pape. » Son  
aticlérisme, — il avait exigé  
point baiser l'anneau du pè-  
et qu'aucun photographe ne  
descendre et s'agenouiller de-  
tombeau de saint Pierre, se-  
cérémonial consacré, — son  
on orgueilleuse devant certains  
ntaires, l'indifférence religieuse  
entourage, surtout sa passion  
itarisme et son désir de con-  
seul le contrôle de la jeu-  
peuvent cependant expliquer

sorte  
les q  
liber  
dans

Qu  
grie  
presc  
avaie  
même  
rendo  
lidair  
l'aile  
à tou  
au de  
bérau  
et les  
de res  
sans  
borati  
laire  
le glo

L'ou  
de dre  
le po  
Giov  
lant  
gne R  
que  
l'univ  
e i co  
persp  
plan  
rieurs  
grâce  
ligent  
mains  
ment

26492